

Céline Huyghebaert & Sophie Jodoin, Que savez-vous de moi ?

Marie-Pier Bocquet

Numéro 128, printemps-été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bocquet, M.-P. (2021). Compte rendu de [Céline Huyghebaert & Sophie Jodoin, Que savez-vous de moi ?] *Espace*, (128), 90–91.

Céline Huyghebaert & Sophie Jodoin, *Que savez-vous de moi ?*

Marie-Pier Bocquet

**VITRINES EXTÉRIEURES DU PAVILLON JUDITH-JASMIN
GALERIE DE L'UQAM
MONTRÉAL
17 SEPTEMBRE 2020 –
NON DÉTERMINÉE**

Inaugurée à l'automne 2020 dans le cadre d'une nouvelle série de la Galerie de l'UQAM intitulée *Paroles d'image*, l'œuvre *Que savez-vous de moi ?* a été réalisée en duo par Céline Huyghebaert et Sophie Jodoin. Occupant les vitrines extérieures de la salle d'exposition, visibles depuis la rue Berri, l'installation propose une série de trois paires d'images jointes de manière à évoquer les pages d'un livre ouvert. Se faisant, elle transpose dans l'espace public l'intérêt que Huyghebaert et Jodoin portent à l'objet livresque, au langage et au texte pour explorer les zones sensibles de l'intime, qui ici se déploient à vue. En effet, l'œuvre emprunte aux dispositifs d'affichage en usant de photographies rétroéclairées de grands formats, visibles de jour comme de nuit. Si leur sobriété, grâce au noir et blanc et à un travail graphique épuré, repousse d'emblée

la connotation publicitaire, l'inscription de l'œuvre dans un site très fréquenté permet une communication à grande échelle. Elle est soutenue par un texte qui, malgré la retenue de ses non-dits, se lit comme une apostrophe, un appel à être entendu.

Le premier des trois diptyques, lus de gauche à droite, présente sur la page de droite une longue phrase, ou plutôt une longue question débutant avec le titre de l'œuvre. « *Que savez-vous de moi, de ma vie, de mes goûts, de mes désirs, de mes joies, de mes souvenirs, de ma jeunesse [...] de mes rides, de mon inconfort, de ma colère, de mon âge, de mon nom, de mes paroles, de mes gestes, de mes manques ?* », y lit-on. Plus loin, dans les dernières images, au bas d'une double page laissée presque entièrement vierge, une phrase toute simple donne la réponse : « *Vous ne savez rien.* ». Entre les deux, des photographies de fenêtres, articulées et jointes par une charnière centrale, marquent un moment de pause. En les déchiffrant, une mise en abyme apparaît : il y a ici des vitres représentées où l'on ne voit rien, apposées sur des vitrines réelles à travers lesquelles on ne voit plus. La relation entre ces images et le texte, co-écrit à quatre mains par les artistes, provoque des effets d'empathie et de distanciation simultanés : cette voix qui interpelle, qui prend à témoin, mais seulement pour dire que « nous ne savons rien d'elle » trouve son écho dans la polysémie du motif de la fenêtre qui montre et qui cache, qui peut à la fois convoquer l'extériorité (une ouverture sur les autres) et l'intériorité (une plongée vers un univers intime, secret). Qui parle, alors ? Cette parole nous est-elle destinée ? Si oui, à quelle fin ?

Céline Huyghebaert et Sophie Jodoin, *Que savez-vous de moi ?*, 2020. Vitrines extérieures du pavillon Judith-Jasmin (Université du Québec à Montréal). Photo : Jean-Michael Seminaro.



Fidèles à des stratégies aussi employées dans leurs pratiques respectives, Huyghebaert et Jodoin procèdent ici par l'adjonction de fragments, de morceaux placés côte à côte pour créer un discours qui émerge tout en laissant supposer les parts manquantes, les silences, les omissions et les absences. Le choix de laisser la moitié de la surface des vitrines recouverte de blanc, en positionnant les photographies dans la section supérieure uniquement, est peut-être une réponse aux spécificités architecturales du pavillon Judith-Jasmin, marqué par des saillies qui enchâssent les fenêtres des étages inférieurs plus bas que le niveau de la chaussée environnante et qui réduisent la visibilité. Mais cela a certainement pour effet de suggérer des pages manquantes, des trous dans la continuité du récit qui servent bien les intentions perçues des artistes et rappellent des manœuvres antérieures. On pensera notamment à la manière dont Céline Huyghebaert invitait le public à déchirer des pages de ses livres dans l'exposition *Comme tout le monde, les choses mortes*, présentée à la Fonderie Darling (Montréal) en 2017. Il en est de même pour le travail graphique du texte, dans cette image où seul « *Vous ne savez rien.* » apparaît sobrement sur une page blanche qui rappelle l'idée de l'effacement exploitée par Sophie Jodoin dans *il faut qu'elle sache*, une installation d'abord présentée à Arprim, centre d'essai en art imprimé (Montréal) en 2017. À partir de pages de livres détachées et sablées pour n'en laisser voir que des parties, l'artiste composait une nouvelle séquence narrative où le peu d'informations sur une narratrice inconnue devait être supplémenté par les suppositions, les envies ou parfois les frustrations des spectateurs.

Depuis plusieurs années, autant Huyghebaert que Jodoin ont mis au centre de leur travail un questionnement sur le féminin, sur l'expérience sensible du monde en tant que femme, pouvant influencer la lecture de *Que savez-vous de moi ?*. En effet, qui connaît bien la pratique de ces artistes a sans doute lu l'œuvre selon un point de vue féminin, sinon féministe, en imaginant une narratrice qui fait jaillir un cri paradoxal qui

veut dire, mais qui n'y parvient pas tout à fait. On pensera peut-être aux récentes vagues de dénonciation d'abus et de harcèlement qui ont secoué le milieu culturel, ou encore aux groupes de soutien formés par des femmes au sein des cercles littéraires québécois. Manifestement, une forme de sororité est présente dans la démarche de Huyghebaert et de Jodoin de signer conjointement cette œuvre. « On écrit avec et grâce aux autres » disait Huyghebaert au micro de France Culture en 2019, en englobant par là autant les collaborations, les auteurs et autrices que l'on cite, mais aussi les anonymes qui agissent sur le sens des œuvres au moment de la réception.

Le contexte de diffusion de cette intervention dans un carrefour populaire, à un jet de pierre de la place Émilie-Gamelin où se croisent les classes sociales et les marginalités, aura peut-être pour effet de faire résonner la parole que l'œuvre soulève auprès d'autres publics. Tant le contexte pandémique que le rétrécissement de l'espace public auquel nous assistons rendent d'autant plus salutaire pour les passants, piétons et automobilistes la présentation de cette œuvre qui fait en sorte que « l'art existe », comme le slogan de la Galerie de l'UQAM nous le rappelle.

Marie-Pier Bocquet détient une maîtrise en histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal et un baccalauréat en arts visuels de l'Université Laval. Ses recherches se déploient à partir d'un intérêt pour l'art conceptuel et pour les usages du langage et du texte dans les pratiques des années 1970 à aujourd'hui. Elle est coordonnatrice à la programmation d'Arprim, centre d'essai en art imprimé depuis 2014, et siège au conseil d'administration des Éditions HB, dédiées au dessin actuel.

Hubert Duprat

Ariane Lemieux

MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS
18 SEPTEMBRE 2020 –
4 AVRIL 2021

Hubert Duprat est un artiste atypique dont l'essentiel du travail se veut une expérimentation des volumes, des matériaux et de leurs structures. Son œuvre associe connaissances scientifiques, citations mythologiques, allusions symboliques et références aux techniques anciennes. Chez lui, chaque matériau réfère à des procédés singuliers tout en étant utilisé à « contre-emploi » afin de privilégier les qualités matérielles au détriment de la figure. Son œuvre est en ce sens complexe et difficile à cerner au premier regard. L'exposition *Hubert Duprat* est d'autant plus admirable

et fascinante qu'elle nous confronte à une œuvre protéiforme qui renvoie autant à la problématique de la matière et de la technique qu'à celle du geste.

Il s'agit de la première rétrospective de ce sculpteur français qui, s'il ne fait pas couramment la une des revues d'art contemporain, est régulièrement cité par les historien.ne.s d'art et les muséologues intéressé.e.s par les cabinets de curiosités. Duprat fait en effet se rencontrer *naturalia* et *artificialia* à travers des sculptures qui assemblent des éléments végétaux et minéraux à des matières issues de l'industrie. Plusieurs de ses sculptures ont ainsi un aspect curieux soulevant la question du rapport à la nature et à l'objet fait main.

L'artiste s'est fait remarquer dans les années 1980 par son travail avec les larves de trichoptères, ces petits insectes vivant dans les rivières et ayant la particularité de se fabriquer un tube de protection à partir de matériaux qu'ils rencontrent dans le milieu naturel comme des branches, des feuilles, des petits cailloux, voire des coquilles d'escargot. S'interrogeant sur leur faculté de construction, il conçoit un lieu de vie